Document généré le 31 mai 2025 23:34

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La vie est un songe, paraît-il

Louise Ladouceur

Numéro 80, printemps 1999

Vérités et mensonges

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13610ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ladouceur, L. (1999). La vie est un songe, paraît-il. *Moebius*, (80), 79–83.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Louise Ladouceur

La vie est un songe[1]*, paraît-il.*

Sur scène, l'univers n'existe plus. Ou plutôt, il existe en entier sous sa chair d'actrice. Il implose jusqu'à former un noyau d'énergie qu'il s'agit de situer dans le corps à l'endroit précis où ça rayonnera avec le plus d'intensité. Chaque cellule se découvre alors douée d'une extrême acuité de perception, d'une intelligence exacte et irradiante qui orchestre les pensées et les gestes, les émotions, les pulsions, les désirs, les peurs, chacun des fragments éparpillés d'un moi dont l'identité, enfin, n'est plus en jeu.

Lorsqu'elle joue, c'est la conviction d'être éminemment vivante qui la traverse. D'une vitalité indomptable. C'est un cataclysme intérieur qui l'envahit, se répand de toutes parts et se précipite dans tous les sens. C'est une urgence qui donne à être de partout à la fois comme une immense offense à l'insignifiance. Et ça palpite, ça jubile, ça exulte, ça hurle, ça implore, ça déchire, ça étreint, ça tue. Puis, ça meurt. Et ça se tait en priant pour que jamais, plus jamais ça ne s'arrête.

Après le spectacle, c'est à contrecœur qu'elle quitte la scène et retourne à sa loge. Elle redoute le moment qui la fera basculer à nouveau dans l'indécis, qui l'arrachera au ventre chaud de la certitude pour s'acharner à tracer les contours de ce qu'elle n'est plus, n'est pas, n'a jamais été. Elle dévisage alors son reflet dans la glace d'un miroir illuminé à outrance. Surtout ne pas se quitter des yeux. Ne pas se perdre de vue dans le gouffre bordé de lumière où une figure implore, supplie de ne pas l'abandonner. Elle touche la surface polie, tend la main à l'image éplorée avant de sauter en chute libre dans la vraie vie. Le spectacle est fini. La mascarade se poursuit. La vie n'est pas un

1 Titre français de la célèbre pièce de Pedro Calderón de la Barca, *La vida es sueño.*

songe, monsieur Calderón. C'est un mensonge. On va au restaurant.

Les tables sont coquettes: nappes rose pâle, serviettes rose églantine soigneusement disposées autour de petits pots blanc rosé surmontés de roses pompon. Les murs, miraculeusement épargnés par la tornade rose, sont couverts de gravures et de photographies délicieusement encadrées où la fleur du rosier est à l'honneur. La vie en rose, à tout prix et de toutes les manières. Un serveur discret apporte le menu qu'elle ne consultera pas. Béni soit le jour où elle a trouvé le moyen d'échapper à la tyrannie des menus de restaurant en déclarant que son médecin lui interdisait de manger avant d'aller au lit: ça trouble l'estomac et le sommeil. Plus gracieux quand même que d'annoncer que son compte en banque lui ruine l'appétit. La grâce est la fortune du pauvre, dit-on. Et puis, ça n'intéresse personne, les considérations sur la pauvreté, et les conversations sont déjà saturées de ce qui n'intéresse personne. Surtout qu'il faut faire concurrence aux autres parleurs pour attirer l'attention d'au moins la moitié de la table. Sinon on rate son effet, on n'a pas d'envergure, on est un figurant qui a oublié de se taire, on est assis à la mauvaise table, au mauvais restaurant de la mauvaise ville qu'on habite par erreur et au mauvais moment.

Elle commande une bière. Elle a bien fait le calcul. Ça lui en laisse juste assez pour prendre un taxi, ou deux autres bières si une âme charitable s'offre à la reconduire chez elle. Mais, c'est une dernière ce soir, improvisée puisqu'on a dû annuler la moitié des représentations, mais une dernière tout de même et il y a beaucoup à ensevelir. Les funérailles risquent d'être ardues et ça pourrait avarier les âmes les plus charitables. De toute façon, elle n'a pas envie de solliciter des bontés déjà mises à l'épreuve et prêtes à régler leurs comptes. Car il flotte dans l'air une odeur de comptabilité, une sueur cérébrale émise par tous ces neurones qui enregistrent, regroupent, classifient, mesurent les désirs et les audaces pour en fixer le coût, la valeur d'échange, la rentabilité. Ce soir, le plaisir se calcule à la baisse et l'indulgence n'a pas la cote.

— J'ai fait de mon mieux, déclare le metteur en scène, personne ne peut m'accuser de ne pas avoir fait de mon mieux.

On le sait. Il n'aurait pu faire mieux, en effet, pour miner le spectacle, ce virtuose de l'anéantissement, occupé à prévenir toute velléité créatrice de la part des incultes œuvrant sous sa direction. Car il fallait sauver de l'abrutissement ces affamés d'Art, ces ingrats dépourvus de tout sens esthétique dont il avait la charge. Leur salut reposait entièrement entre ses mains à lui, l'artiste rédempteur dont l'existence entière n'était qu'un hymne à la Beauté. Il se jouait ainsi à lui-même une symphonie grandiose qui le préservait des bruits du monde, le soustrayait au vacarme de la vie, l'irritant et trivial tapage des vivants en proie à la nécessité. Une nécessité qui lui échappait autant qu'il y échappait. Issu d'une famille à l'abri du besoin, il n'avait pas besoin de l'art pour vivre. C'était l'art qui avait besoin de lui.

— Il part en vacances demain. Pour se refaire le moral.

— Où?

— Le Costa Rica.

— Et l'argent qu'il nous doit?

— Il a déclaré faillite. Son comptable distribuera les miettes. On n'est pas les premiers sur la liste.

Elle sourit sans regarder son voisin de table. Pas riche, lui non plus. Mais gracieux, infiniment gracieux, et toujours le mot pour rire. Merci d'être là, d'avoir été là tout près quand s'éteignent les projecteurs.

Faire son possible. Comme si ça devait tout excuser. Comme si on pouvait dépouiller les gens de leurs rêves et béatement s'en laver les mains sous prétexte d'avoir fait son possible pour ne pas en arriver là. Puis, s'en retourner chez soi en sifflant. Elle aimerait bien lui dire noir sur blanc ce qu'elle pense à ce néophyte du pathos qui s'excuse d'avoir fait son possible.

Mais lui dire quoi au juste? Que vaut une opinion qui n'a de sens qu'en vertu de sa colère à elle? Une colère d'actrice trompée par le manque d'imagination, d'intelligence, d'exigence envers ce qu'elle a à immoler au bûcher de l'illusion pour que, de ses cendres, naisse la véri-

té. La seule. Celle où s'affiche le triomphe du mensonge. Car là, sur la scène, exacerbé par les éclairages stridents, les maquillages criards qui l'exhibent aux regards impudiques, le mensonge crève les yeux pendant qu'on le dévore en silence. Donné en spectacle, il se déploie le temps d'un bref miracle où, enfin, elle n'a plus à mentir, à se souvenir de son âge et de son nom, à prétendre habiter cette ville et cet instant, à sourire à des gens qu'elle ne connaît pas, à embrasser des inconnus qu'elle ne veut pas connaître. Car on ne peut connaître rien ni personne. Penser connaître est la pire des ignorances. La pensée est un leurre et le savoir, une imposture. Il faut apprendre à ne pas savoir, chercher à ne pas trouver. Il faut résolument jouer pour déjouer le savoir, parvenir à s'oublier pour oublier de mentir.

L'oubli de soi, voilà ce qu'il aurait avantage à cultiver, ce metteur en scène trop bavard. S'il avait au moins la décence de se taire, de s'asseoir et de boire son Perrier humblement et en silence, par respect pour ceux qui ont eu à l'écouter pendant les répétitions et qui voudraient bien maintenant digérer leur chagrin en paix. Oui, c'est malheureux, le miracle n'a pas eu lieu. C'est tout ce qu'elle dirait. Mais elle ne dira rien.

Elle continue de boire en écoutant l'homélie du directeur. Il est désolé. Il s'excuse. Il doit partir. Sa femme l'attend. Il ira manger et boire ailleurs, en meilleure compagnie et dans un endroit plus accueillant. Elle demande une autre bière pendant que son voisin de table lui fait la conversation. Il veut attirer son attention, la faire rire. En vain. Les yeux rivés au globe d'un luminaire qui émerge à peine des rideaux à mi-fenêtre, elle s'absente. Dans le doux crachin de juillet, elle s'est mise à parcourir à rebours les jours, les semaines, les mois depuis la production précédente. Elle fait le bilan. C'est une manie, un besoin morbide. Quand la tournure des événements la contrarie, elle se convoque à l'examen de conscience, un examen qu'il faut réussir sous peine d'avoir à reprendre la leçon. Et la dernière leçon, lui semble-t-il, est sans cesse à reprendre.

Son voisin s'est tu. Il hésite, pèse ses mots, l'invite à poursuivre la soirée chez lui. L'idée lui plaît, un peu trop

peut-être. Elle pourrait s'attacher. Un jour, trois jours, un mois. Elle pourrait coller au décor comme une mauvaise tache dont on n'arrive plus à se débarrasser. Non, mieux vaut s'abstenir. Elle préfère coucher avec des inconnus. C'est plus facile de partir. Mais oui, on se donnera des nouvelles. Demain, à Pâques ou à la Trinité. C'est du pareil au même. Garçon, une autre bière!

Plus tard, quand il n'y a plus rien à boire, elle se lève, salue les uns et les autres en promettant mer et monde. De toute façon, ça n'engage à rien. L'important, c'est de paraître à l'aise, de donner le change sans détonner et rapidement disparaître avant de se dissoudre. Dans la rue, elle marche vite sans regarder les gens. C'est encombrant les regards quand on n'est pas sur scène. Ça s'imagine vous voir, ou pire, ça veut être vu. Ça vous fouille le fond de l'œil comme pour s'y agripper. Non, elle n'a rien à donner, rien à prendre. Comme tout le monde, elle ne fait que s'inventer des histoires auxquelles personne ne croit.

Encore une fois, elle s'arrête près de l'eau. Accoudée à la passerelle, elle se penche vers la surface où miroite un reflet qui la dévisage, la supplie de ne pas l'abandonner. Elle s'approche. Comme avant d'entrer en scène, elle rassemble ses forces, fixe son attention, s'immobilise. Aux aguets, elle attend le signal qui mettra fin à l'imposture. Aujourd'hui, hier ou demain. Peu importe. Elle a tout le temps d'attendre.